

Handwritten text on the spine label, likely in a cursive script, possibly Latin or German. The text is partially obscured and difficult to read, but appears to be a title or reference.

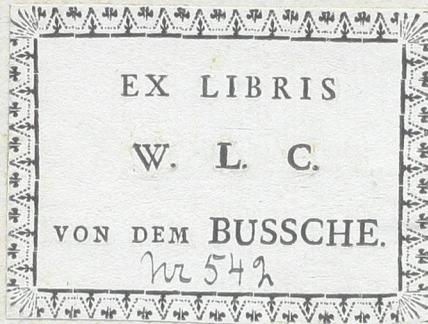


Original

Schrift

00

MS



2

LA BERGERE

DES ALPES,

PASTORALE

EN TROIS ACTES,

ET EN VERS, MÉLÉE DE CHANT.

Par M. MARMONTEL, de l'Académie Française.

.....
Le prix est de 30 sols avec la Musique.
.....



A BRUXELLES,

Chez J. J. BOUCHERIE & Compagnie, Imp. Lib. rue
de l'Hôpital.



M. DCC LXX.

Avec Privilège de Sa Majesté.



A C T E U R S.

ADELAIDE DE SEVILE , en Bergere;

FONROSE d'abord en habit de Ville, &
puis en Berger.

M. DE FONROSE le pere.

Madame DE FONROSE.

BLAISE.

RENETTE.

GUILLOT.

JEANNETTE.

LA FLEUR, Valet de M. DE FONROSE,

Gens de M. DE FONROSE.

La Scene est dans un vallon des Alpes.





LA BERGERE
DES ALPES,
PASTORALE.

— — — — —
ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un paysage. Sur le devant est un vieux Chêne, & au pied de ce Chêne, un Tombeau rustique.

— — — — —
SCENE PREMIERE.
FONROSE en habit de Ville, GUILLOT.

GUILLOT.

Non, Monsieur, c'est une folie,
Et je n'en dois point abuser.

FONROSE.

Ah! Guillot, je t'en supplie.
Peux-tu me le refuser?

GUILLOT.

Mais pourquoi vous déguiser?

A 2

4
LA BERGERE

FONROSE.

Mon ami, je t'en supplie.

GUILLOT, *en s'en allant.*
Non, non, c'est une folie.

FONROSE.

Guillot!

GUILLOT.

He bien?

FONROSE.

Quoi, tu t'en vas.

GUILLOT.

Mais moi, je ne vous connois pas.

FONROSE.

Ah! mon ami, je t'en supplie.

Tu feras mon bonheur.

GUILLOT.

Non, c'est une folie:

Guillot a de l'honneur.

FONROSE.

Guillot, je t'en supplie,

Tu feras mon bonheur.

GUILLOT.

Je ferai son bonheur!

FONROSE.

Oui, mon bonheur, te dis-je.

GUILLOT.

Sans mon habit & mon chapeau,

Sans ma cabane & mon troupeau,

Vous n'êtes point heureux?

FONROSE.

Non, Guillot.

GUILLOT.

Quel vertige!

Vous me semblez riche & bien né.

A garder les moutons êtes-vous destiné?

FONROSE.

Que veux-tu? c'est mon goût. J'aime la Bergerie.

GUILLOT.

N'est-ce pas quelque étourderie

DES ALPES.

5

Qui vous oblige à vous cacher ?

FONROSE, *comme offensé.*

Moi!

GUILLOT.

Pardon. Je n'ai pas deffëin de vous fâcher.

FONROSE

Non, mon ami; je viens goûter, loin de la ville,

Des biens que le Ciel fit pour vous.

J'aime un loisir obscur, innocent & tranquile;

Et l'état le plus humble est pour moi le plus doux.

C'est dans les bois que l'amour prit naissance,

Il ne se plaît qu'à l'ombre des vergers;

Et les plaisirs, enfants de l'innocence,

Ne sont connus que des simples Bergers.

De l'âge d'or vos beaux jours sont l'image.

C'est là candeur qui regne dans vos yeux.

De tous les biens un seul vous dédommage :

Sçavoir aimer, c'est sçavoir être heureux.

C'est dans les bois que l'Amour prit naissance,

Il ne se plaît qu'à l'ombre des vergers;

Et les plaisirs enfants de l'innocence,

Ne sont connus que des simples Bergers.

GUILLOT.

Moi, qui suis Berger, je vous jure

Que je n'ai jamais vu les gens dont vous parlez.

Notre vie a, si vous voulez,

De bons moments; mais elle est dure.

Rien n'est si beau,

Quand les prairies

Sont bien fleuries,

Que d'y voir bondir son troupeau.

Rien n'est si beau.

L'ombrage attire,

L'on y respire

L'air le plus frais.

On y rêve, on y dort en paix.

Mais quand vient le temps des orages!

Quel vacarme! quel ravage!

Le Ciel tout noir

A 3

L A B E R G E R E

Fait peur à voir.

On voit l'éclair

Briller dans l'air.

Le vent par fois

Brise nos toits.

Le tonnerre gronde.

L'eau du Ciel inonde

Cabane & verger,

Moutons & berger.

La grêle

S'y mêle.

Le troupeau bêlant

S'en va tremblant,

Mouillé, transi,

Et le pauvre Berger aussi.

F O N R O S E.

Je sçais cela; mais je persiste.

G U I L L O T.

Quoi! voulez-vous encor!...

F O N R O S E.

Je t'en prie à genoux.

G U I L L O T.

Vous m'attendrissez, levez-vous.

Le moyen que je vous résiste?

F O N R O S E, *vivement.*

Ah! Guillot, si je suis heureux,

Tu peux compter sur mes largesses.

Voyons quelles sont tes richesses.

Je veux te les payer en homme généreux.

G U I L L O T.

J'ai dans la plaine

Vingt moutons

Chargés de laine.

F O N R O S E.

Allons, comptons.

Vingt moutons

Chargés de laine,

Cent écus.

DES ALPES.

GUILLOT.

C'est trop.

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je suis confus.

FONROSE.

Tais-toi, tais-toi, n'en parlons plus.

GUILLOT.

Ma cabane est assez belle.

FONROSE.

Encore pour elle

Cent écus.

GUILLOT.

C'est trop.

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je suis confus.

FONROSE.

Tais-toi, tais-toi, n'en parlons plus.

GUILLOT.

J'ai de plus mon chien fidele.

FONROSE.

Hé bien,

Combien

Pour le chien ?

GUILLOT.

Oh rien.

FONROSE.

Vingt écus encore pour le chien.

GUILLOT.

Non, non.

FONROSE.

Bon, bagatelle.

GUILLOT.

Vingt écus.

FONROSE.

Vingt écus.

LA BERGERE

GUILLOT.

C'est trop.

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je suis confus.

FONROSE.

Tais-toi, tais-toi, n'en parlons plus.

Ah! tu me mets en colere.

GUILLOT.

Je ne veux pas vous déplaire.

FONROSE.

Marché conclu.

GUILLOT.

Il l'a voulu.

Ils sortent ensemble.

SCENE II.

ADELAIDE *seule.*

Voilà le seul endroit où mon ame affligée
Se plaife à nourrir sa douleur.
Tout m'y rappelle mon malheur.
J'y pleure & je suis foulagée.
Je l'ai vu là. C'est là qu'il reçut mes adieux.
C'est là que je reviens l'attendre.
O souvenir cruel & tendre!
Je crois l'y voir encore, il est devant mes yeux,
J'aime à croire qu'il peut m'entendre,
Et que son ame encor respire dans ces lieux.
Elle s'approche du tombeau
DORÉSTAN, cher époux, dont j'adore la cendre,
Dans ce tombeau semé de fleurs,
Où moi-même, après toi, je vais bientôt descendre,
Reçois le tribut de mes pleurs.

SCENE III.

JEANNETTE, ADELAIDE.

JEANNETTE *à part.*

A Cause qu'il est riche, il me fuit, il me laisse,
Lui qui m'aimoit tant hier au soir;
Il ne me connoit plus. Et moi, j'ai la foiblesse
De l'aimer encor Non, je ne veux plus le voir.

ADELAIDE.

De quoi vous plaignez-vous?

JEANNETTE.

D'être assez imbécile
Pour aimer un ingrat qui me manque de foi.

ADELAIDE.

Il le faut oublier;

JEANNETTE.

C'est là le difficile.

ADELAIDE.

C'est un grand mal d'aimer.

JEANNETTE

Qui le sçait mieux que moi?

Hélas, quand il vint au Village,
Il n'avoit que son troupeau.
En simple Berger, le volage,
N'étoit-il pas assez beau?
Va, va, sois fier, tu le peux;
Méprise-moi, si tu veux;
Mais, Guillot, je te désie,
De retrouver dans ta vie,
Quelqu'un d'aussi bonne foi;
Et qui t'aime comme moi.

ADELAIDE.

On est trop heureuse à votre âge
D'apprendre à ne pas s'engager.

LA BERGERE

Vous avez connu le danger ;
Profitez-en pour être sage.

JEANNETTE *en s'en allant.*

Oui, j'en profiterai,
Ou bien je ne pourrai.

SCENE IV.

ADELAÏDE *seule.*

CE sentiment si doux & dont l'ame est ravie,
Fait donc par-tout des malheureux !
Si des simples Bergers il trouble aussi la vie,
Pour qui n'est il pas dangereux ?
Je vois un troupeau qui s'avance.
Un Berger le conduit ; évitons sa présence.

Elle s'éloigne.

SCENE V.

FONROSE *seul, en habit de Berger.*

A La fin me voilà Berger.
Je suis au comble de la joie.
Acheve, amour ; fais que je voie
Celle qui me doit engager.
Belle & touchante Adelaïde,
A la voix d'un Berger timide
Viens, laisse calmer tes ennuis,
Hélas ! c'est le Dieu que tu fuis,
C'est l'amour même qui me guide.
Mais je l'entens. C'est elle. Oui, c'est sa douce voix.
Sans allарmer son innocence,
Tâchons de lier connoissance,
En mêlant à ses chants les sons de mon hautbois.
Il va se cacher derrière un buisson.

SCENE VI.

ADELAÏDE seule, revenant sur ses pas.

MA douleur semble se répandre
 Sur tous les objets que je vois.
 Le zéphir gémit dans les bois;
 L'écho n'y répond à ma voix
 Que par un son plaintif & tendre.
 Les oiseaux mêlent à leur chant,
 Depuis qu'ils sont venu m'entendre,
 Je ne sçais quoi de plus touchant.
 Autour de moi je vois s'éteindre
 L'éclat des plus brillantes fleurs,
 J'apprens aux ruisseaux à se plaindre.
 On diroit qu'ils roulent des pleurs.

Ma douleur, &c.

Qu'entens-je ? un Hautbois m'accompagne!...
 Est-ce une illusion ? je ne m'abuse pas.
 C'est ce Berger, qui sur mes pas
 Menoit ses moutons paître au pied de la montagne...
 Quel son pur & sensible il tire du Hautbois!
 Par quels accords touchants il secondoit ma voix!
 Un habitant de la campagne!
 Un Pasteur! écoutons!... c'est un enchantement.
 Qui croiroit que le sentiment
 Fût seul un guide si fidele?
 Dans un art inconnu, sans étude, il excelle.
 Et qu'on nous dise, après cela,
 Que le goût est le fruit d'une lente culture.
 Non, c'est l'instinct de la nature,
 Et l'art ne va point au-delà.

¶ Dans le repos de ce monologue on entend le hautbois de Fontoise.

SCENE VII.

ADELAIDE, FONROSE, RENETTE.
 FONROSE, *portant le fagot de Renette.*

HE quoi! bonne femme, à votre âge,
 Vous vous chargez d'un poids si lourd.
 RENETTE.
 Je n'en puis plus.

FONROSE.

Laissez. Je ferai le voyage.

RENETTE à *Adelaïde.*

Ce jeune homme est honnête on ne peut davantage.
 Je plois sous le faix, il me voit, il accourt,
 Il me délivre.

ADELAIDE à *Renette.*

Hélas! je suis désespérée

De vous voir prendre encor de si pénibles soins.
 Reposez-vous sur moi. je veille à vos besoins.

RENETTE à *Fonrose*

Grand merci, mon garçon. Laissez là ma bourée.
 A la porter chez nous ma fille m'aidera.

FONROSE.

Non, c'est là-bas votre chaumine;
 Veillez sur mon troupeau: mieux que vous je chemine;
 J'y cours.

RENETTE.

Vous êtes bon: le Ciel vous bénira.

SCENE VIII.

RENETTE, ADELAIDE.

RENETTE.

MA fille, sçavez vous quel est ce Berger-là?
 Il a bon cœur & bonne mine.

ADELAIDE.

Je ne l'ai sur mes pas rencontré qu'aujourd'hui.

RENETTE.

On n'en voit guere comme lui.

DES ALPES.

12

ADELAÏDE.

Il est vrai, son air intéressé.

RENETTE.

Si le Ciel!... mais, que dis je? Ah! Vous méritez mieux.
Pardon.

ADELAÏDE, *en gémissant.*

Ah! ma digne maîtresse.

RENETTE.

Je vous aime comme mes yeux;
Mon bon homme pour vous a la même tendresse;
Mais vous êtes si jeune! & nous sommes si vieux!
Voulez-vous seule ici languir dans la tristesse!
A la longue un troupeau devient fort ennuyeux.

On ne vit pas seule au monde.
L'on n'est rien quand on n'est qu'un,
On a besoin de quelqu'un,
Qui nous aime & nous seconde,
Avec qui tout soit commun.
C'est un aide qui soulage,
C'est un asyle, un soutien,
C'est un ami qui partage
Peine & plaisir, mal & bien.
On ne vit, &c.

ADELAÏDE.

Ma bonne perdez cette idée.

RENETTE.

Là, là, vous vous consulterez,
Et peut-être qu'un jour vous vous déciderez.

Elle s'en va.

ADELAÏDE.

Hélas! je suis bien décidée.

SCENE IX.

ADELAÏDE, FONROSE.

FONROSE *essoufflé.*

LA course est assez bonne.

LA BERGERE

A D E L A I D E.

A vos soins obligeants,

Berger, vous me voyez sensible:

F O N R O S E *négligemment.*

Il faut bien, quand il est possible,

Aider un peu les bonnes gens.

A D E L A I D E *bas.*

Plus je le vois, plus je l'écoute...

Ah! je veux éclaircir ce doute.

Il s'en va! *Haut.* Menez-vous loin d'ici vos moutons?

F O N R O S E.

Je ne les mene point. Mon troupeau va lui-même

Dans les pâturages qu'il aime.

A D E L A I D E.

Vous n'êtes pas de ces cantons?

F O N R O S E.

Non.

A D E L A I D E.

Le Ciel vous a-t-il fait naître

Dans l'état de Pasteur?

F O N R O S E.

Puisque je suis Pasteur,

Sans doute j'étois né pour l'être.

Bas. Je ne sçais où je suis.A D E L A I D E *bas.*

Il se trouble, il a peur

Haut.

De se trahir? Non, non, votre air, votre langage,

Tout me dit que le Ciel vous avoit mieux placé.

F O N R O S E.

Ce que vous dites là, de vous je l'ai pensé.

Vous n'avez pas non plus l'air des gens de village;

Vous voilà cependant où le sort m'a laissé.

Mais la nature est la mere

Des Bergers comme des Rois.

N'a-t-elle pas quelquefois,

Paré d'une main légère,

La simple & timide Bergere,

Comme l'objet de son choix.

Si les talents & les grâces,

DES ALPES.

15

Sont les plus douces faveurs;
 N'est ce pas comme des fleurs,
 Qu'elle répand sur ses traces ?
 La fleur qui naît dans les champs,
 N'a pas besoin de culture;
 C'est aux leçons de la nature,
 Que les oiseaux doivent leurs chants.
 Oui, la nature, &c.

A D E L A I D E.

Bas. Ce Berger m'interdit. *Haut.* Vous me trompez,
 vous dis-je;

Cet art que vous avez d'animer le Hautbois
 Dans un simple habitant des bois
 Seroit le plus rare prodige.

F O N R O S E.

Ah ! c'en est un que votre voix.
 C'est tout ce que j'entens, c'est tout ce que je vois,
 Qui doit paroître une merveille.

A D E L A I D E.

Qui vous a donc instruit ?

F O N R O S E.

Mon cœur & mon oreille.
 Vous chantez, je suis ravi,
 Et mon hautbois est docile;
 Il vous répond à l'envi;
 Cet art n'est pas difficile.
 Hélas, il n'en coûte rien,
 D'exprimer ce qu'on sent bien.
 A-t-on besoin de leçon,
 Quand on est sensible & tendre;
 Pour former d'aimables sons,
 C'est assez de vous entendre.
 Non, non, il n'en coûte rien,
 D'exprimer ce qu'on sent bien.
 Aux accents de votre voix
 Je me sentois tout de flâme;
 Et ma bouche à mon hautbois,
 N'a fait qu'inspirer mon ame.
 Non, non, il n'en coûte rien,
 D'exprimer ce qu'on sent bien.

LA BERGERE

A D E L A I D E

Mais vous exprimiez la tristesse

F O N R O S E.

Oui, celle que vous inspirez.

Je gémiss quand vous soupirez ;

Prenez un air riant , je peindrai l'allégresse.

A D E L A I D E

Non , non , ces lieux ne sont pas faits

Pour la vaine & frivole joie.

La plainte & les soupirs en troublent seuls la paix.

F O N R O S E.

Ah! j'ai de quoi m'y plaindre.

A D E L A I D E.

A ma douleur en proie,

Je ne fais qu'y gémir.

F O N R O S E.

Nous gémirons tous deux :

A D E L A I D E.

Etes-vous aussi malheureux ?

F O N R O S E.

Si je le suis!

A D E L A I D E.

Hé bien, le Ciel qui vous envoie,

Nous unit pour nous consoler.

Sous ce Chêne, demain, rendez-vous dès l'aurore.

Là, mon cœur à vos yeux veut bien se dévoiler;

Et là, vous me direz comment, si jeune encore,

Le Ciel dans ma retraite a pu vous exiler.

F O N R O S E.

Dieu! qu'a-t-elle à me révéler ?

L'impatience me dévore,

Mais il faut la dissimuler.

A D E L A I D E E T F O N R O S E.

Ah que deux ames dans la peine,

Trouvent de charme à se chercher!

De sa douleur, l'une est trop pleine :

L'autre demande à s'épancher;

Et leur malheur forme une chaîne,

Dont rien ne peut les détacher.

Fin du premier Acte. ACTE II.





A C T E II.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une cabane.



SCENE PREMIERE.

RENETTE, BLAISE assis l'un près de l'autre.

BLAISE.

Oui: je l'ai vu; le drôle est jeune & fait à peindre,

RENETTE.

Il est bien mieux encor; il est doux, bienfaisant.

BLAISE.

Je croirois bien qu'en l'épousant

Elle ne seroit pas à plaindre.

Nous lui donnerions tout, & cabane & troupeau.

RENETTE.

J'ai du linge tout neuf; j'en ferois son trousseau;

Car je l'aime comme ma fille.

BLAISE.

Qu'elle est bonnet! qu'elle est gentille!

Je ne la vois jamais sans attendrissement.

Si ta fille vivoit, elles seroient compagnes.

Ta fille étoit charmante.

RENETTE.

Hélas! de nos montagnes

C'étoit, sans me flatter, le plus bel ornement.

BLAISE.

Elle te ressembloit.

RENETTE.

Tu plaisantes, bon homme.

BLAISE. *Il se leve, & Renette aussi.*

Non, quand tu dançois sous l'ormeau,

B

LA BERGERE

Sur toutes celles du Hameau,
Je le soutiens encor, tu remportoï la pomme.
Te souvient il du jour que l'on nous maria?

Comme, en te voyant si jolie,

Tout le monde se recria.

Moi je t'aimois à la folie.

RENETTE.

Tu m'aimes bien encor ?

BLAISE.

Oui, mais ce premier feu,

Dans cinquante ans de mariage,

A dû se rallentir un peu.

Avec plaisir pourtant j'en rappelle l'image.

AIR.

Quand il fallut aller

Célébrer le mystere,

Je vis tes pleurs couler

Sur le sein de ta mere.

Je me sentoï brûler,

Je n'osoï te parler.

Va donc, me dit ton pere,

Va donc, la consoler.

J'approchai doucement,

Comme approche un Amant;

Et je te dis: C'est Blaise,

Qui va s'unir à toi;

Tu n'es donc pas bien aise

De lui donner ta foi ?

Alors tes pleurs tarirent,

Tes yeux avec bonté,

Sur les miens s'attendrirent,

Et je fus enchanté.

BLAISE ET RENETTE.

Ah quel heureux moment,

Où je formai ce nœud charmant !

RENETTE.

Le cœur me battoit.

BLAISE.

Celui de Blaise

DES ALPES.

19

Palpitoit.

Ensemble. { Le cœur me battoit,
Le mien palpitoit,
De peur & d'aïse.

BLAISE.

Ta main trembloit, la mienne la pressa,
Le plaisir vint, & la frayeur cessa.

RENETTE.

Ma main trembloit, la tienne la pressa,
Le plaisir vint, & la frayeur cessa.

Hélas! si pour notre Bergere
Nous pouvions, avant de mourir,
Renouveler encore une fête si chere!

Mais non, rien ne peut la guérir
De cet ennui secret qu'elle semble chérir,
Et dont elle nous fait mystere.

BLAISE.

Laisse faire au Berger qui rôde en ces cantons.
Mais silence. Elle arrive, & j'entens ses moutons.

SCENE II.

ADELAIDE, BLAISE, RENETTE.

ADELAIDE à la porte de la Cabane.

A I R.

P Etits moutons, accourez tous,
Voici la nuit, gare les loups.
Passez, passez sous ma houlette.
Que je vous mette
En sûreté,
Le loup vous guette.
Passez, passez, le loup vous guette.
Au point du jour en liberté,
Vous irez jouer sur l'herbette.

B 2

LA BERGERE

Petits moutons, &c.

(Elle entre.)

Bon soir, mes chers maîtres, bon soir.

BLAISE.

Il nous tarδοit de vous revoir.

ADELAIDE.

Me voilà. Nos moutons sont rentrés dans l'étable:
 Il n'en manque pas un. Ça, vous devez avoir
 Bon appétit. Venez, venez vous mettre à table.

Elle sert le souper.

RENETTE.

Non, je ne me fais point à la voir nous servir.

BLAISE.

Laisse-la. Que veux-tu? c'est pour elle un plaisir.

Ils se mettent à table.

BLAISE.

Il a fait beau.

ADELAIDE.

Fort beau.

BLAISE.

Vous me semblez rêveuse?

ADELAIDE.

Moi! point du tout.

RENETTE.

Ah, mon enfant,

Je voudrais bien vous rendre heureuse!

ADELAIDE.

Mais je la suis.

RENETTE.

J'en doute; & je le dis souvent.

ADELAIDE.

Qui ne le ferait pas avec vous, mes bons maîtres?
 Nous nous aimons tous trois, nous en sommes bien
 sûrs.

Croyez moi, les plaisirs champêtres

Ne sont pas les plus vifs; mais ils sont les plus purs.

Dans quel asyle,
 Un cœur tranquille,

DES ALPES.

21

Peut-il à moins de frais,
Goûter des biens plus vrais?

Loin de l'envie,
Pour nous la vie
S'écoule doucement,
Comme un heureux moment.

Le jour se leve,
Son cours s'acheve,
Sans laisser après lui,
Les regrets ni l'ennui.

Dans quel asyle,
Un cœur tranquille,

Peut-il à moins de frais,
Goûter des biens plus vrais.

Enfants chéris de la nature,

Nous possédons

Ses premiers dons.

De la verdure,

Une onde pure,

Et le fil des toisons,

Et les fruits des saisons.

Les soins légers de la culture

De nos loisirs

Sont nos plaisirs.

Dans quel asyle, &c.

B L A I S E.

On frappe.

A D E L A I D E va ouvrir la porte.

Ah! l'un des gens de Monsieur de Fonrose!



SCENE III.

LA FLEUR & les précédents.

LA FLEUR.

Monsieur lui-même arrive & Madame avec lui.

B 3

LA BERGERE

ADELAIDE.

Tant mieux.

LA FLEUR *tristement.*

De leur retour quand vous sçavez la cause!...
Leur fils unique s'est enfui.

ADELAIDE.

O Ciel!

LA FLEUR.

Comme il a pris le chemin de la France,
Ils alloient l'y chercher : inutile espérance!
Sans doute il a péri.

BLAISE.

Comment?

ADELAIDE.

Par quel malheur?

LA FLEUR.

Nous venons de voir un voleur
Vêtu de ses habits, qui couroit la campagne.
Il a pris l'épouvante & gagné la montagne.
On le poursuit. Et moi je viens vous demander
Si l'on peut cette nuit sans vous incommoder...

RENETTE.

Oui, nous offrons l'asyle à ce malheureux pere,
A cette mere, hélas, qui doit bien s'affliger.

Nous bénirons notre misère,
Si nous pouvons les soulager.

ADELAIDE.

Allons au-devant d'eux.

LA FLEUR.

Les voilà qui me suivent,
Ils remplissent l'air de leurs cris.
Hélas! S'ils ont perdu leur fils,
Je ne crois pas qu'ils lui survivent.



SCENE IV.

Monseigneur & Madame DE FONROSE, & les
Acteurs précédents.

M. DE FONROSE à sa femme.

NE perdons pas toute espérance,
Et modérons notre douleur.
Souvent la crainte du malheur
Fait qu'on en croit trop l'apparence.
MADAME DE FONROSE.
Ah! loin de me rassurer,
Sur mon malheur tout m'éclaire.
Hélas! que puis-je espérer?
O trop malheureuse Mere!
Non, non, je ne la suis plus.
Vains regrets, vœux superflus!
Non, non, je ne suis plus mere.
Mon cher enfant ne vit plus.

SCENE V.

GUILLOT, JEANNETTE Gens de M.
de Fonrose, & les précédents.

M. Mad. DE FONROSE & leurs Gens.

AH scélérat!

BLAISE, RENETTE, ADELAIDE.

Quoi, c'est Guillot!

JEANNETTE.

Pauvre Guillot.

B 4

LA BERGERE

GUILLOT.

Grace! Hé non, je suis honnête homme.
 Je consens que l'on m'affomme,
 Si je vous ments d'un seul mot.
 Blaïse, Blaïse, sauvez Guillot.

LES GENS.

On va te pendre.

GUILLOT, BLAÏSE, RENETTE, ADELAÏDE,

Grace,

LES GENS.

Non.

GUILLOT.

Daignez m'entendre.

BLAÏSE, RENETTE, ADELAÏDE,

Daignez l'entendre.

M. DE FONROSE.

Je vais l'entendre.

Madame DE FONROSE.

Que vais-je entendre?

GUILLOT.

Blaïse! Blaïse! sauvez Guillot.

M. DE FONROSE.

Répons-moi. D'où te vient cet habit?

GUILLOT.

D'un échange,

D'un marché que j'ai fait, certes bien malgré moi.

M. DE FONROSE.

Comment donc?

GUILLOT.

Rien n'est plus étrange;

Mais j'ai troqué de bonne foi.

M. DE FONROSE.

C'est de quelque voleur que tu le tiens?

Madame DE FONROSE.

Je tremble.

GUILLOT.

Non : du moins il n'en a pas l'air.

C'est un jeune homme vif & prompt comme l'éclair,

Mais fort honnête, à ce qu'il semble.

MADAME DE FONROSE.

Son âge?

GUILLOT.

Il a... seize ans.

MADAME DE FONROSE.

Ses cheveux?

GUILLOT.

Châtain clair.

MADAME DE FONROSE.

Ses yeux?

GUILLOT.

Bleus.

MADAME DE FONROSE.

Sa figure?

GUILLOT.

Aimable: il vous * ressemble.

Il a seulement l'air un peu plus résolu.

Il m'a tout acheté plus que je n'ai voulu;

Mon troupeau, ma cabane. Enfin, d'accord ensemble,

Il a pris mon habit. Plutôt que d'aller nud,

J'ai pris le sien. Voilà toute mon aventure.

M. DE FONROSE.

Tu ne mens pas?

GUILLOT.

Oh non, c'est la vérité pure.

M. DE FONROSE.

S'il est vrai, pourquoi fuir en nous voyant?

GUILLOT.

Pourquoi?

C'est qu'on me poursuivoit, que je prens garde à moi,

Et que je suis un peu craintif de ma nature.

M. DE FONROSE.

Je commence à le croire.

JEANNETTE.

Ah! croyez tout-à-fait

Que le mal qu'on vous dit, Guillot ne l'a pas fait.

LA BERGERE

M. DE FONROSE.

Leur air de candeur me rassure.

Mais enfin, ce jeune homme, où l'avez-vous laissé?

GUILLOT.

Il est dans ma cabane, où couché sur la paille,
Il se croit trop heureux de m'en avoir chassé.

M. DE FONROSE.

Quoi! mon fils jusques-là seroit-il insensé?

Sans tarder un instant, qu'on le suive, & qu'on aille.
Voir s'il nous en impose.

ADELAÏDE.

Un moment: j'entrevois

Qu'il vous fait un récit fidele.

BLAÏSE.

J'ai le même soupçon.

RENETTE.

J'ai pensé tout comme elle.

ADELAÏDE.

Fonrose a-t-il appris à jouer du Hautbois?

Madame DE FONROSE.

Il en joue à merveille.

GUILLOT.

Oui dà; c'est mon jeune homme.

Ce matin il falloit voir comme

Le sien résonnoit sous ses doigts.

M. DE FONROSE.

Ne tardons plus; allons.

ADELAÏDE.

Qu'allez-vous entreprendre?

Au milieu de la nuit! & s'il va se troubler?

S'il croit que l'on vient le surprendre,

S'il s'enfuit dans les bois?

Madame DE FONROSE.

Vous me faites trembler.

ADELAÏDE.

Sans rien précipiter, sans lui causer d'allarmes,

Sans risquer de le voir s'échaper dans la nuit,

Laissez-moi l'attirer, le ramener sans bruit.

Demain je le rens à vos larmes.

DES ALPES.

27

Madame DE FONROSE.

Vous le connoissez donc?

A DELAIDE.

Oui. Je l'ai vu ce soir.

M. DE FONROSE *vivement.*

Ah! c'est vous qu'il cherchoit. Voilà tout le mystère.

A votre nom cent fois je l'ai vu s'émouvoir.

Et sur un récit trop sincere,

Il n'a pu résister au desir de vous voir.

A Madame de Fonrose.

Rassurons-nous. Sa faute annonce une ame honnête.

A Adelaïde.

J'excuse, en vous voyant, cette première ardeur.

C'est l'écart d'une jeune tête,

Mais le mouvement d'un bon cœur.

M. & Mad. DE FONROSE.

Oui, c'est lui-même;

Oui, c'est mon Fils.

Bonheur suprême!

Ah, je revis.

CHŒUR.

Oui, c'est lui-même;

Oui, c'est leur fils.

Bonheur suprême!

GUILLOT ET JEANNETTE

Ah! je revis.

M. & Mad. DE FONROSE.

Je le pleurois,

Je t'implorois,

O Ciel, ô Ciel, à mes regrets,

Tu l'as rendu ce fils que j'aime

Oui, c'est lui-même, &c.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente le même paysage que dans le premier Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

FONROSE *seul.*

C'Est ici que je dois l'attendre ;
 C'est ici que je vais entendre
 Ce qui peut causer ses malheurs.
 Dieu ! n'est-ce point l'amour qui fait couler ses pleurs ?
 Je brûle & frémis de l'apprendre.

C'est fait de moi,
 Si je n'obtiens sa foi.
 Ah ! qu'elle est belle !
 Je n'ai vu qu'elle
 Toute la nuit.
 Au moindre bruit,
 Je crois l'entendre qui m'appelle.
 Ah qu'elle est belle !
 Je n'ai vu qu'elle.
 C'est fait de moi,
 Si je n'obtiens sa foi.

Quoi ! sous le Chaume elle repose ,
 Et la paille lui sert de lit !
 O Cabane qu'elle embellit ,
 Humble toit , où l'amour dépose
 Ce qu'il a de plus précieux ,
 Qu'un Palais , près de vous , seroit vil à mes yeux !
 La voici. Que d'attraits , quelle grace touchante !
 Sa démarche, son air , ses regards , tout m'enchanté.

SCENE II.

FONROSE, ADELAIDE, JEANNETTE.

JEANNETTE *allant au-devant d'Adélaïde.***H**E bien? est-il en liberté?ADELAIDE *bas.*

Elle va tout dire à Fonrose.

Paix, nous tenons la vérité.

JEANNETTE.

Quoi, l'on n'a pas encore? ...

ADELAIDE *bas.*

Paix, vous dis-je, & pour cause.

Je vais tirer Guillot de sa captivité.

JEANNETTE.

Rendez-le-moi bien vite,

Mon cœur palpite,

Du doux espoir

De le revoir.

Comme on s'appaise,

Quand son Berger

Est en danger;

Et qu'on est aisé,

Quand on a pu le dégager!

Rendez-le-moi, &c.

SCENE III.

JEANNETTE, GUILLOT, ADELAIDE,
FONROSE.

JEANNETTE.

AH! Guillot, te voilà!

LA BERGERE

GUILLOT.

Chere Jeannette, oublie
Un moment de folie.
J'en suis humilié.

JEANNETTE.

Va, tout est oublié.

GUILLOT, à Fonrose.

Jé vous cherchois.

FONROSE, *bas*.

Va-t'en; laisse-nous, je t'en prie.

GUILLOT.

Non, rendez-moi ma bergerie,
Mon chien, mon troupeau, mon habit.

FONROSE *bas*.

Ah! Guillot, tu me perds.

GUILLOT.

Je vous l'avois bien dit
Que c'étoit quelque étourderie.

ADELAIDE.

Vous vous connoissez donc?

FONROSE *interdit*.

Oui, je crois l'avoir vu.

GUILLOT.

Vous croyez m'avoir vu? Quel effort de mémoire!

Ah! je vous prie aussi de croire,
Qu'ici même, hier au soir, je vous ai bien vendu
Mon troupeau, ma cabane; & que c'est vous encore;
Qui malgré moi, l'avez voulu.

Oh moi, je n'aime pas que l'on me deshonore.

FONROSE *bas*.

Pour me désespérer, méchant, que t'ai-je fait?

GUILLOT.

Peu de chose! Et j'ai tort de me plaindre en effet.

Monsieur s'amuse, il se déguise;
Et parce qu'il est étourdi,
Parce qu'il fait une sottise,
C'est moi....

FONROSE.

Vous êtes bien hardi.

DES ALPES.

31

ADELAIDE.

Il a raison d'être en colere.

GUILLOT.

Voulez-vous que pour vous plaire,

Je passe pour un voleur ?

FONROSE.

Comment, pour un voleur ?

ADELAIDE.

C'est un petit malheur,

Mais il est réparé. Va, Guillot, sois tranquille.

GUILLOT.

Non.

ADELAIDE.

Ecoute... J'y veille, & tu peux t'en aller.

GUILLOT.

Adieu. Mais dites bien à vos gens de la Ville,

Que ce n'est pas chez nous qu'on apprend à voler.

Il sort avec Jeannette.

SCENE IV.

ADELAIDE, FONROSE

ADELAIDE.

A Nous déguiser l'un & l'autre,
Vous voyez qu'il faut renoncer.

Parlons-nous sans détour. Je veux bien commencer,

Et par ma confiance encourager la vôtre.

Ecoutez. Mes malheurs sont pour vous des leçons.

Berger, vous voyez ces gazons ?

Elle s'approche du tombeau & s'assied au pied duCbéné.

Sous ces gazons depuis deux ans repose

Mon seul appui, mon Amant, mon Epoux.

De ses malheurs, c'est moi qui fus la cause :

Je l'aimai trop, le Ciel en fut jaloux.

De mille pleurs, chaque jour je l'arrose,

Et se font là mes plaisirs les plus doux.

LA BERGERE

Quand ses drapeaux voloient à la victoire,
 Je le retins dans ce fatal séjour.
 C'est dans mes bras, qu'il oublia sa gloire,
 Pour s'en punir, il s'est privé du jour;
 Et ma douleur qui venge sa mémoire,
 Expie en moi le crime de l'amour.

Après un long silence.

A présent, dites-moi quel sang vous a fait naître,
 Et ce qui vous réduit à l'état de Berger.

F O N R O S E.

Ah! cessez de m'interroger.
 Il est affigeant de connoître
 Un mal qu'on ne peut soulager.

A D E L A I D E.

Puis-je, sans sçavoir qui vous êtes,
 Me fier plus long-temps à vous?
 Le mystere que vous m'en faites
 Eleve un nuage entre nous.

F O N R O S E.

Ah! ne m'enviez pas
 La douceur passagere
 De suivre ici vos pas.
 La faveur est légère;
 Ne me l'enviez pas.
 Vous saurez trop hélas,
 A qui vous étiez chere.
 Laissez à mon trépas
 Eclaircir ce mystere.
 Ah! ne m'enviez pas, &c.

A D E L A I D E.

Non, j'exige de vous l'aveu le plus sincere,
 Tel que je crois le mériter.
 Je vous ai parlé sans mystere,
 Et c'est à vous de m'imiter.

F O N R O S E.

Vous le voulez? He bien... Ciel, à quoi je m'expose!
 Je suis...

A D E L A I D E.

Parlez.

F O N R O S E.

FONROSE.

Je suis Fonrose,

Le fils des voyageurs que vous avez charmés.

A DELAIDE.

Vous laissez dans les pleurs vos parents allarmés!

FONROSE.

Hélas! de mes erreurs si vous sçaviez la cause!

A DELAIDE.

Vous effrayez

Un tendre pere;

Et quelle mere

Vous fuyez!

Vous les voyez

Tous deux noyés

Dans la douleur la plus amere;

Et vous, ingrat, vous les fuyez!

Allez,

Volez,

Et consolez

Deux cœurs que vous désolez.

FONROSE.

N'avois-je pas raison de feindre?

Je l'avois bien prévu, que vous m'alliez gronder.

A DELAIDE.

Faut-il vous applaudir?

FONROSE.

Il faut du moins me plaindre;

Et sçavoir si mon cœur a pu ne pas céder.

Si je laisse dans les larmes

Ceux dont j'ai reçu le jour,

J'ai pour excuse vos charmes,

Ma jeunesse & mon amour.

Sans vous voir, sans vous entendre,

Oui, c'est vous que j'adorois.

Vos malheurs & vos attraits,

De la pitié la plus tendre,

M'ont fait sentir tous les traits.

C'est ce penchant invincible

C

L A B E R G E R E

Qui m'a forcé de partir.
 Tout mon crime est d'être sensible,
 Et je ne puis m'en repentir.

A D E L A I D E.

Vous sçavez si je puis approuver cette yvresse;
 Fuyez-moi pour jamais, Fonrose, & m'oubliez.

F O N R O S E *vivement*

Moi vous fuir! je jure à vos pieds
 De vous suivre par-tout, de vous aimer sans cesse.

S C E N E V.

*Les Acteurs précédents, Monsieur & Madame DE
 FONROSE, leurs Gens BLAISE & RENETTE,
 GUILLOT & JEANNETTE.*

G U I L L O T, *au fond du Théâtre.***L**E voilà.F O N R O S E, *voyant ses parents.*
 Dieu!MADAME DE FONROSE *courant embrasser son fils.*
 Mon fils!A D E L A I D E, *à M. de Ponrose.*
 Je remplis ma promesse.M. DE FONROSE *à son fils.*
 Vous voilà donc, jeune insensé?

A D E L A I D E.

Monsieur, je vous le rends; oubliez le passé.

F O N R O S E, *à Renoux*

Ah! Madame, & vous mon pere,
 Vous me voyez confondu.

MADAME DE FONROSE *le relève.*

Tu respirez, tu m'es rendu!

M. DE FONROSE.

Vous méritez ma colere.

F O N R O S E.

Désarmez ce front sévere.

Je sens trop ce qui m'est dû ;
 Mais par les maux que j'endure ,
 L'amour venge la nature ;
 Et votre fils est perdu.

MADAME DE FONROSE.

Quoi , mon fils !

FONROSE.

J'ai tout fait , j'ai tout quitté pour elle.

Pouvois-je aimer rien de plus beau ?

Mais je l'adore en vain : veuve tendre & fidele,
 Elle pleure un époux dont voilà le tombeau.

M. DE FONROSE.

Quoi ! c'est donc pour cela que , si jeune & si belle,
 Elle a quitté le monde ?

ADELAÏDE.

Il n'est plus rien pour moi.

M. DE FONROSE.

Le nom de votre époux ?

ADELAÏDE.

Dorestan.

M. DE FONROSE.

Et le vôtre ?

ADELAÏDE.

Seville.

M. DE FONROSE.

Ils sont vraiment bien connus l'un & l'autre.
 Oui ; mon enfant , son cœur étoit digne de toi.

Mais il faut désormais l'honorer & la plaindre ;

Et ton amour , que je conçois ,
 Est un feu que tu dois éteindre.

FONROSE *dans l'abattement.*

S'il faut quitter Adelaïde ,

Je quitterai bientôt le jour.

Je sens qu'un même instant décide ,

De ma vie & de mon amour.

MADAME DE FONROSE.

Vous voyez sa douleur extrême.

ADELAÏDE.

Que je suis malheureuse !

Il m'attendrit moi-même.
Allons, mon fils, allons, il faut nous éloigner.
à Adelaïde.

Je ne vous presse pas de nous accompagner.

ADELAÏDE.

Hélas! Que ne le puis-je?

FONROSE *pénètre de douleur.*

Adieu tout ce que j'aime.

ADELAÏDE *bas.*

Adieu Fonrose.

FONROSE *dans les bras de son pere.*

Ah quel effort!

Ah quel supplice! Ah quel effort!

Non, je sens que j'y succombe,

Mon cœur n'est pas assez fort,

Laissez-moi sur cette tombe,

Je ne veux plus que la mort.

Il veut se jeter sur le tombeau de Doréstan.

M. DE FONROSE *le retenant dans ses bras.*

Adelaïde!

MADAME DE FONROSE.

Ah, ma fille!

Votre cœur est-il sans pitié,

Sans pitié pour une famille

Qui pour vous a tant d'amitié?

ADELAÏDE.

Qu'exigez-vous de moi, Madame?

MADAME DE FONROSE.

De nous suivre.

Vous le voyez, sans vous mon enfant ne peut vivre.

Ce n'est pas de l'amour qu'il vous doit inspirer.

Hélas! son cœur qui vous adore,

A ce retour n'ose aspirer;

Mais la pitié suffit, c'est elle que j'implore.

C'est vous, sans le vouloir, qui causeriez sa mort;

De la mienne bientôt elle seroit suivie.

Venez, sauvez mon fils, faites-vous cet effort.

Une mere à genoux, vous demande sa vie.

Votre cœur s'attendrit, c'est tout ce que je veux;

Venez & ranimez ses jours prêts à s'éteindre.

B LA I S E.

Vous feriez trop de malheureux :

Ma fille, il faut céder, il faut vous y contraindre.

A D E L A I D E *regardant le Tombeau.*

O Dorestan ! Ton cœur fut noble & généreux ;

Non, d'un devoir si saint, tu ne sçaurois te plaindre.

Vivez, Fonrose.

F O N R O S E.

Quelle voix !

M. DE F O N R O S E *vivemens.*

La voix de ton Adelaïde.

A nous suivre à Turin, l'amitié la décide ;

Aime pour elle au moins le jour que tu revois.

F O N R O S E.

Enfin je respire.

A ses parents. Quoi ! de mon délire

Elle a donc pitié !

A Adelaïde. Sur vous l'amitié

Obtient cet empire.

A D E L A I D E.

Vivez. Je consens,
Fonrose, à vous suivre.

F O N R O S E.

Pour vous je vais vivre.

L'espoir qui m'énivre

Ranime mes sens.

M. & Madame DE F O N R O S E.

Enfin vous cédez.

F O N R O S E.

Je me sens renaître,

C'est un nouvel être,

Que vous me rendez.

A D E L A I D E.

Ma bonne, mon pere,

Vous que je revere,

A qui je fus chere,

Faut-il vous laisser !

De votre Bergere,

Comment vous passer ?

LA BERGERE

BLAISE ET RENETTE.

Oui, fille trop chere,
Il faut nous laisser.

FONROSE.

Guillot, tout prospere
Au gré de mes vœux.

GUILLOT ET JEANNETTE.

Et nous, & nous deux?
Vous n'y pensez guere.

FONROSE.

Vous serez heureux :
J'en fais mon affaire.

CHŒUR.

Soyons tous heureux.

ADELAÏDE.

Ma bonne, mon pere,
Serez-vous heureux?

BLAISE ET RENETTE.

Oui, fille trop chere,
Nous ferons heureux.

M. DE FONROSE à son fils.

Tu vois si ton pere
S'oppose à tes vœux.

Madame DE FONROSE à Adelaïde.

D'une tendre mere
Vous comblez les vœux.

FONROSE.

Pourvu que j'espere,
Je suis trop heureux.

GUILLOT.

Jeannette, ma chere,
Au soin de te plaire
Je borne mes vœux.

JEANNETTE.

Au soin de te plaire
Je borne mes vœux.

TOUS, excepté Adelaïde.

Soyons tous heureux.

FIN.

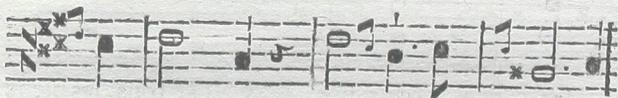


AIRS

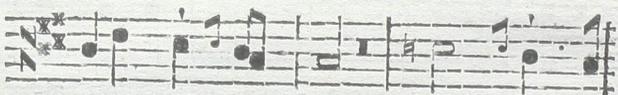
DE LA BERGERE DES ALPES.

Andante. FONROSE.

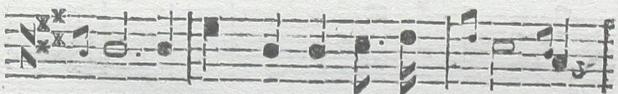
C'est dans les bois que l'amour prit



naï- san - ce: Il ne se plaît qu'à



l'ombre des ver - gers; Et les plai-



sirs, enfants de l'in - no - cen - ce,



Ne sont con - nus que des sim-



ples Ber - gers.

Mineur.

De l'a - ge d'or, vos beaux jours font



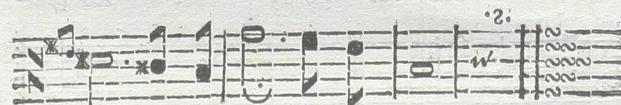
l'i - ma - - - ge, C'est la can - deur qui



re - gne dans vos jeux, De tous les biens



un seul vous dédom - ma - ge; Sçavoir ai -



mer c'est sçavoir être heu - reux. Au

*Majeur jusqu'au mot FIN.**Allegro.* FANROSE.Oui, la na - ture est la
mere

DES ALPES.

47



mere des Bergers comme des Rois.



N'a-t-elle pas quelque-fois pa-ré-d'u-



ne main lé-ge-re, La simple & ti-mide Ber-

FIN.



gere, comme elle pa-re les bois?

Mineur.

Si les talents & les graces sont ses



plus douces fa-veurs, N'est-ce pas



comme des fleurs, Qu'elle répand sur ses tra-

D

LA BERGERE



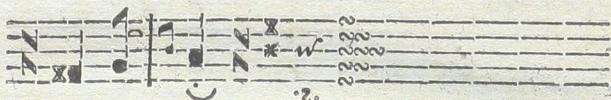
ces? La fleur qui naît dans les champs N'a



pas besoin de cul - tu - - re; C'est aux le-



çons de la na - tu - ré, Que les oiseaux doi-



vent leurs chants. Au

Majeur jusqu'au mot FIN.

Andante. ADELAÏDE.



Sous ces gazons depuis deux ans re-



po - se; Mon seul ap - pui, Mon amant

DES ALPES,

43



mon E - poux: De ses mal - heurs c'est



moi qui fus la cau - fe; Je l'ai-



mai trop, le ciel en fut ja - loux,



De mille pleurs chaque jour je l'ai-



ro-fe, Et ce font là mes plaisirs les plus



doux. Quand ses dra - peaux voloient



à la victoi - re, Je le re - tins dans ce

44 LA BERGERE DES ALPES.



fa - tal sé - jour; C'est dans mes bras qu'il



ou - bli - a sa gloi - re; Pour s'en



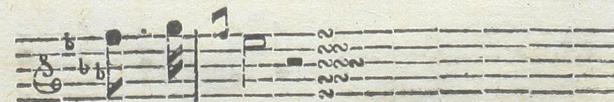
pu - nir, il s'est privé du jour; Et



ma dou - leur qui ven - ge sa mé -



moi - re, Expie en moi le cri - me



de l'A - mour.

FIN.



22 $\frac{2}{47}$

AB: 22 $\frac{2}{1,7}$ (1)

S

De



Inches

Centimètres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

LA BERGERE

DES ALPES,

PASTORALE

EN TROIS ACTES,
ET EN VERS, MÊLÉE DE CHANT.

Par M. MARMONTEL, de l'Académie Française.

Le prix est de 30 fols avec la Musique.



A BRUXELLES,
Chez J. J. BOUCHERIE & Compagnie, Imp. Lib. rue
de l'Hôpital.

M. DCC LXX.

Avec Privilège de Sa Majesté.